souris sentiments

# Le cadeau oublié

Claude Clément



SYROS
jeunesse

823
023983054

Collection

# souris sentiments

dirigée par
Claude Clément

J
D4
1999-36205

## L'auteur

Née à Marrakech, dans une famille mêlant Italie et Provence, Claude Clément n'est pas plus française *souche de souche* que le héros de son livre. C'est peut-être ce qui l'a poussée à compléter sa formation déjà éclectique par un diplôme de tchèque et de slovaque...
Après avoir travaillé aux côtés de Milan Kundera dans un séminaire d'études sur la littérature d'Europe Centrale et traduit de nombreux ouvrages, elle se consacre désormais à l'écriture et au théâtre, menant également des ateliers en milieu scolaire et universitaire.

## Du même auteur

• *Le Luthier de Venise*
École des Loisirs, Prix Sorcières, 1990
• *Le Peintre et les cygnes sauvages*
Casterman
• *Longtemps...*
Casterman, Prix SGDL, 1998
• *Le Mot sans lequel rien n'existe*
Le Sorbier / Amnesty International

Claude Clément

# Le cadeau oublié

Illustration de couverture
Isabelle Forestier

souris sentiments

SYROS
jeunesse

DL-14 10 1998 42073

Catalogage Électre-Bibliographie
Clément, Claude
Le cadeau oublié. – Paris : Syros, 1998. – (Souris. Sentiments ; 16)
ISBN 2-84146-622-1
Dewey : 811.5 : Albums et fiction. Romans. Aventures et voyages
Public concerné : Bons lecteurs (à partir de 11 ans)

© 1998. Éditions La Découverte et Syros, 9 *bis*, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris

BCF
L.E.A

# 1

– Eh ! Tu rêves, poulbot ? s'écria la vieille dame en rouge, qui venait de percuter le sac à dos de Saïd.
Poulbot ? Ça voulait dire quoi, ce mot ? Gogol ? Arabe ?

Au ton vaguement affectueux qui l'accompagnait, le gamin évalua que ça ne devait pas être bien méchant. Mais tout de même... Elle ne manquait pas d'air, celle-là ! C'était elle qui le bousculait et c'était lui qui se faisait engueuler ! Il grommela malgré tout une excuse et la femme poursuivit son chemin, d'une démarche hésitante, raffermie peu à peu à l'aide de sa belle canne noire. Saïd se dit qu'elle aurait mieux fait de la peindre en blanc, sa canne. Elle devait être plus que miro, cette bonne femme...

Lorsqu'il était sorti du centre de loisirs, à dix-huit heures, après avoir terminé ses révisions sous la surveillance de la responsable du soutien scolaire, il faisait déjà sombre. Au loin, les tours de Paris avaient allumé les boutons de leur robe de nuit. Les feux arrière des voitures larmoyaient sous une sorte de neige fondue, qui aspergeait, par rafales, les trottoirs de Ménilmontant. Les néons des devantures se reflétaient sur l'asphalte trempé où

leurs signes déformés enchevêtraient les couleurs. Saïd était resté un instant immobile pour les contempler.

Il trouvait ça joli. On aurait dit, un peu, ce tableau de Whistler qu'il avait vu lors d'une sortie pédagogique, avec sa classe, au musée d'Orsay. Ce jour-là, les autres pensaient plutôt à rigoler. Amin jonglait avec des chocolats qu'il tentait de rattraper dans sa bouche et qui tombaient sur le sol. Séverine avait glissé dessus et s'était étalée de tout son long dans un couloir. Sébastien avait fourré des chips dans le survêtement de Soraya, qui hurlait que ça la grattait. Le maître en avait eu assez. Après avoir groupé tout le monde dans un coin, il s'était lancé dans un discours sur la Culture avec un grand C. Celle qui n'entrerait jamais dans leur tête en béton armé s'ils continuaient comme ça. Et tant pis pour eux, puisqu'ils voulaient demeurer des veaux. Parce que, d'après lui, c'était bête, les veaux. Qu'est-ce qu'il en savait ? Personne n'a jamais

demandé à un veau d'apprendre les accords de participes passés. Les élèves comprenaient qu'il disait ça uniquement quand il pétait les plombs. Le maître était un fou de ce qu'il appelait la pédagogie active. Pour ça, elle était active, sa pédagogie ! Dès que le programme des cours et le budget de la coopérative scolaire le permettaient, il leur faisait faire du sport, des enquêtes, un journal de classe, les emmenait à la Cité des sciences... Une vraie cavalcade ! Chaque fois, il y en avait qui faisaient les idiots et, chaque fois, il leur parlait de la Culture avec un grand C, qui n'entrerait jamais dans leurs têtes en béton armé puisqu'ils voulaient rester des veaux. Ça ne l'empêchait pas de trouver d'autres idées de sorties et d'y emmener ses *cacous*, comme il les appelait parfois, en souvenir de son poste précédent, dans les quartiers, au nord de Marseille.

Lui, Saïd, il avait apprécié cet après-midi au musée d'Orsay. Surtout ce tableau de

Whistler. Il ne savait pas au juste pourquoi. Mais il l'avait aimé. Précisément parce qu'il ne représentait rien. Ou presque. On pouvait tout imaginer. Comme là, avec les néons dégoulinants, sur le trottoir mouillé. En le tamponnant, la vieille dame en rouge avait fait éclater cette bulle de rêve où il s'enveloppait, plus ou moins longtemps, à certains moments de la journée. Surtout en classe.

Un filet d'eau glacé s'immisça le long de sa nuque. Il remonta le zip de son blouson, entortilla son écharpe autour de son col et retourna la visière de sa casquette en arrière. Sa mère n'aimait pas qu'il la mette dans ce sens. Elle disait que ça lui donnait mauvais genre et qu'une casquette, ça se porte droit contre le soleil. En été, peut-être. Mais en hiver, c'est plus simple d'éviter la pluie dans le cou. En attendant, il l'ajusta jusqu'aux oreilles, regrettant de ne pas pouvoir glisser dessous le casque du Walkman qui n'était toujours pas le sien.

Abdel, son frère aîné, lui en avait promis un pour son anniversaire. Seulement, voilà : le jour de son anniversaire, leur père était mort, en Algérie, dans l'un de ces attentats dont on parle, de temps à autre, en ce moment, à la télévision.

# 2

Théoriquement, Mounir Taïeb ne devait faire qu'un court séjour à Alger, pour apporter un peu d'argent à sa fille aînée, Salima, qui se cachait là-bas depuis qu'on avait abattu son patron à la mitraillette, un chirurgien avec lequel elle travaillait, en tant que pédiatre, dans un hôpital.

Ça ne l'intéressait pas beaucoup, Saïd, les histoires de politique. Il avait seulement remarqué qu'on chuchotait autour de lui, au sujet des *événements* qui se passaient en Algérie. Personne n'osait trop donner son opinion. On écoutait la radio, dans les épiceries. Et on hochait la tête, en silence.

Salima, c'était la star de la famille Taïeb. Toujours en tête de classe, depuis le CP, jusqu'à son doctorat. Elle aurait pu prendre un poste dans un dispensaire, en région parisienne. Mais non. Elle avait voulu renouer avec ses racines, comme elle disait. Pourtant, il y avait douze ans qu'elle était arrivée à Ménilmontant, juste avant la naissance de Saïd. Elle disait aussi qu'on avait davantage besoin d'elle là-bas qu'ici, qu'il fallait donner l'exemple, montrer qu'en Algérie les femmes pouvaient être utiles ailleurs qu'aux champs et à la cuisine.

Saïd n'avait pas eu le temps de dire au revoir à son père. Celui-ci travaillait de nuit,

comme manutentionnaire dans un entrepôt, de l'autre côté du périphérique, près de la porte de Bagnolet et, le matin de son départ, le garçon traînait déjà les semelles de ses baskets sur le chemin de l'école. Car la famille Taïeb au complet tenait énormément à ce qu'il ne manque pas l'école. Il aurait fallu qu'il soit vraiment très malade pour avoir le droit de ne pas y aller. Sa mère lui avait acheté un réveil afin qu'il ne soit jamais en retard. Un réveil en forme de Mickey. N'empêche que Saïd avait envie de lui écraser le pif à ce Mickey, quand il se mettait à sonner le matin. Tout le monde veillait aussi à ce qu'il étudie avec soin. Pourtant, le maître écrivait toujours dans son carnet : *Élève doué, mais manque d'application. Peut s'améliorer.* La première fois, sa mère avait demandé :

– C'est quoi, le manque d'*application ?* Ça se soigne avec des vitamines ?

Zoulika avait expliqué que Saïd ne prêtait pas assez attention à ce qu'on lui disait et